

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \(1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Diplomatie](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Réseau social et politique](#), [Santé \(Dorothee\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1839 (1er juin - 5 octobre)

Ce document est une réponse à :

[215. Baden, Samedi 13 juillet 1839, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1839-07-16

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°240/254-255

Information générales

LangueFrançais

Cote593, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du document Lettre autographe
Support copie numérisée de microfilm
Localisation du document Archives Nationales (Paris)
Transcription
219 Paris, mardi 16 Juillet 1839. Midi.

Je me suis levé tard. J'avais mal dormi. Cinq ou six personnes m'attendaient. Je n'ai pas encore pu vous dire un mot. Soyez donc toujours, un peu mieux comme le N°215 me le promet. Comment voulez-vous que je ne m'inquiète pas de votre santé ? Lady Granville dit pourtant comme vous et ne veut pas que je m'en inquiète. Elle est bien plus préoccupée de votre solitude. Elle dit que, si vous ne lui aviez pas caché votre voyage, si elle ne l'avait pas appris quand vos paquets étaient faits, elle vous en aurait détournée ; que vous êtes allée chercher ce qui vous déplaît le plus de l'ennui, à travers ce qui vous convient le moins de la fatigue ; que vous auriez vécu ici depuis six semaines assez doucement et agréablement, que j'y suis, que bien des Anglais de votre connaissance y ont passé, que le Duc de Devonshire vient d'y arriver. Elle parle très bien sur vous. Ils sont encore ici pour quelque temps si tant est qu'ils puissent s'en éloigner.

La mort du Sultan hâtera peut-être la conclusion des affaires d'Orient sauf à les embrouiller plus tard. Nous l'avons apprise hier par une dépêche de M. de Bacourt. Soyez assez bonne pour le remercier des renseignements qu'il a bien voulu me transmettre. Je répondrai en conséquence.

On avait le cœur fort oppressé à Neuilly. A présent on y respire à l'aise. Cela fait deux familles contentes. Ailleurs, on grogne, dans les Chambres, dans la garde nationale, dans l'armée. Et à part, dans les coins, il y a des gens qui sourient. Barbès ne va point aux galères, comme je vous le disais. On le laissera au Mont Saint-Michel, belle et pittoresque prison, au milieu de la mer où l'on retient les condamnés à la déportation, en attendant qu'il y ait un lieu de déportation. Hier, plusieurs officiers de la garde nationale s'étaient réunis, parlant de donner leur démission. Il n'en sera rien.

J'ai vu Pozzo deux fois hier le matin chez lui, le soir chez Mad. Appony. Chez lui, nous avons très bien causé, lentement, sans bruit ; il ne faut pas que le vent souffle et que le feuillage tremble ; mais à la condition du calme et du silence autour de lui, le rossignol chante encore. Chez Mad. Appony, il avait dîné, il était fatigué ; on remuait dans le salon, la mémoire lui manquait comme la parole. On doit lui mettre aujourd'hui un vésicatoire et des ventouses. Je lui ai demandé qui était son médecin. Il m'a dit Lerminier qui est mort depuis trois ans. Au fond, il a la conscience de son état. " J'ai donné dix ans de ma vie, à l'Empereur en passant dix hivers en Angleterre. Je ne puis faire plus. Je ne sais comment l'Empereur me remplacera. Mais c'est assez." Voilà ce qu'il m'a dit hier matin. Lady Flora Hastings, vivante et morte, l'a peu frappé. Il croit la Reine plus whig qu'aucun Whig et plus hardie que les Whigs les plus hardis. Mais il espère qu'après tout, les Whigs mêmes lui donneront plus de bons que de mauvais conseils. Il est très content de Lord Melbourne.

Adieu. Je pars toujours après-demain. Le beau temps est décidément revenu. Quand mariez-vous Marie ? Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 219. Paris, Mardi 16 juillet 1839, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1839-07-16.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1753>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Mardi 16 juillet 1839

Heure Midi

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Baden

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Paris (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

C. 173 17

~~Madame la Princesse de Lieven~~
~~au Duc de Badeu-Badeu~~
 Allemagne Grand Duché de Badeu

59

Paris le 10 Juin 1839

Je me suis bien
 sent d'écouter l'opéra de l'opéra...
 et n'ai pas encore pu venir...
 donc toujours en peu mieux...
 le premier. Commencez...
 d'indiquer par le...
 Lady...
 de ne...
 bien plus...
 de que...
 voyage...
 son...
 allemande...
 avec...
 qui...
 dans...
 dans...
 pour...
 arriver...
 M. de...
 dans...

209 Paris, mardi 16 juillet 1839 593

59

Je me suis tenu bien tranquille, sans
rien dire à personne, et j'attendais
à voir si vous ne m'en diriez rien. Mais
vous l'avez dit un peu mieux, comme le n° 915 m'
le promet. Comment voulez-vous que je ne
m'inquiète pas de votre santé?

Lady Souville est pourtant comme vous,
et ne veut pas que je m'inquiète. Elle est
bien plus préoccupée de votre santé. Elle
dit que si vous ne lui aviez pas caché votre
voyage, si elle ne l'avait pas appris quand
vos paquets étaient faits, elle vous en aurait
dit beaucoup ; que vous êtes, elle pense, ce qui
vous déplaît le plus, et l'ennui, à travers ce
qui vous conviendrait le mieux, et la fatigue ; que
vous n'avez rien vu de nouveau depuis six semaines, assez
sérieusement et agréablement, que j'y suis, que
bien de Anglais de votre connaissance y ont
passé, que le duc de Devonshire vient d'y
arriver. Elle pense très bien sur vous.

Il faut encore ici pour quelque temps, si
tant est qu'ils puissent s'en aller. La messe

de l'ancien hâteron peut être la conclusion des
affaires d'Orléans, sauf à les embrasser plus
tard. Nous l'avons apprise hier, par une dépêche
de M. de Baroux.

Je suis assez bon pour le service des
doux ignominieux qu'il a bien voulu me transmettre.
Je répondrai en conséquence.

On avait le cœur fort oppressé à Venille. À
présent on y respire à l'aise. Cela fait deux
familles contentes. Ailleurs, on gredne, dans les
chambres, dans la garde nationale, dans l'armée.
Et à part, dans les coins, il y a des gens qui
s'occident. Barbès ne va point aux galères,
comme je vous le disais. On le laisse au
Mont-Saint-Michel, belle et pittoresque prison,
du milieu de la mer, où l'on retient les condamnés
à la déportation, en attendant qu'il y ait un
lien de déportation. Hier, plusieurs officiers de
la garde nationale s'étaient réunis, parlant
de donner leur démission. Il n'en sera rien.

J'ai vu Pozzo deux fois hier, le matin chez
lui, le soir chez mad^e Appony. Chez lui, nous
avons bien bien causé, lentement, sans bruit; il
ne faut pas que le vent souffle et que le
feuillage tremble; mais à la condition du
calme et du silence autour de lui, le rossignol
chante encore. Chez mad^e Appony, il avait l'air

il était fatigué,
lui indiquant le
aujourd'hui en
de demeuré q

Les mêmes qui
il a la conviction
de ma vie à l
en Angleterre.
Comme l'Emp
Vostre ce qu'il

Lady Blar
peu frappé. Je
satisfait ce plus h
Mais il espère
Dormez-vous, plus
Il se très tent

Adieu. Je
beau temps est
Marie ? l'indica

...l'ancien des
...les plus
...est une dépêche
...des
...me transmette
à Weillig, à
fait deux
... dans les
... dans l'armée
... gens qui
... galères,
... au
... presque prison,
... dans les conditions
... il y ait un
... officiers de
... prison, pendant
... les deux mois.
le matin chez
chez lui, nous
... bruit, il
... ce que le
... dit au
lui, et s'ignait
... il avait dit,

il était fatigué, on ramenait dans le Salon, la même
lui indiquait comme la parole. On doit lui mettre
aujourd'hui un véritable et etc, valet, de lui
si demandait qui était son médecin. Il m'a dit
Lecminier qui est mort depuis trois ans. Au fond
il a la conscience de son état - "J'ai donné dix ans
de ma vie à l'Empereur en passant des bûches
en Angleterre. Je ne puis faire plus. Je ne suis
content de l'Empereur ni de son empire. Mais c'est avec
Vostre ce qu'il m'a dit hier matin.

Lady Flora Hastings, vivante et morte, l'a
bien frappé. Il écrit la même plus tôt qu'aucun
littérature et plus hardie que les littératures, plus hardie.
Mais l'espère qu'après tout, les littératures mêmes, lui
donneront plus de bien que de mauvais tous.
Il est très content de Lord Melbourne.

Adieu. Je pars toujours après demain. Le
beau temps est évidemment revenu. Quand m'arrivera-t-il,
Marie? Adieu. Adieu.

}
}